

DISCOURS DU PRIX D'EXCELLENCE DE L'ENSEIGNEMENT  
PRONONCÉ LE 2 AVRIL 1997

Guy Gaudreau

Je n'ai pas beaucoup l'habitude des tribunes, mais je vais essayer de m'y faire. Merci d'abord d'être venus. Laissez-moi l'illusion que vous êtes venus pour moi et non pas pour le vin.

Aussi je veux commencer par des remerciements; je pense que ça s'impose à commencer par Bob Segsworth. Merci Bob. Parce que c'est lui qui m'a convaincu de poser ma candidature. S'il n'avait pas été aussi efficace à me tordre un bras, je ne suis pas sûr que j'aurais accepté. Merci. Et aussi à tous ceux qui ont écrit des lettres effectivement, les fameuses lettres dont on parlait tantôt, les lettres d'appui de mes collègues, des lettres d'appui des étudiants et des étudiantes. Nous en histoire, les écrits restent; ces lettres-là vont toujours rester en quelque part. C'est probablement ce qui va me rester de plus précieux.

Cela dit, c'est un prix qui fait beaucoup de bien. Je suis très content. J'adore cette idée de recevoir ce prix entre autres pour les bouteilles de vin que ça va me permettre de boire pendant ma sabbatique qui seront probablement meilleures que le vin qu'on fait, n'est-ce pas François! C'est clair que je vais en profiter et je vous remercie beaucoup pour ça.

Vous savez peut-être, vous savez sûrement quand on enseigne à l'université, on n'a jamais appris on a jamais eu à apprendre comment enseigner. On présume que parce qu'on est compétent dans un champ de connaissance qu'on fera automatiquement un bon professeur. Comme la plupart d'entre vous, donc, je n'ai jamais suivi des cours de pédagogie. Je n'ai jamais eu à suivre de cours de pédagogie. Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne chose; je pense qu'on en aurait besoin tous d'un peu de pédagogie, mais ce n'est pas l'objet de ma présentation d'aujourd'hui.

Je veux d'abord dire qu'on apprend forcément, à défaut de pédagogie, par imitation. Dans mon cas à moi, j'ai appris en regardant les professeurs qui m'ont enseigné tout bonnement. C'est généralement la seule référence qu'on peut avoir, ceux qui nous ont frappés dans notre vie, ceux qui nous ont marqués, ceux qui nous ont donné le goût de faire ce métier-là. Moi, j'ai deux noms en tête un qui n'est pas du tout connu que je veux nommer quand même, Michel Thérien, un professeur de français dans un collège public où je suis allé, un professeur hors pair de qui j'ai appris plein de chose, sans que les étudiants à qui j'enseigne, ne s'en rendent compte. Moi je le sais. Il y a entre autres une expression que j'aimai beaucoup quand il parlait d'un sujet difficile, souvent inintéressant, pour ne pas dire plate : il parlait à ce moment-là de faire une recherche sur l'influence de l'écaillé du poisson rouge sur l'architecture du Moyen Âge. C'était une belle image pour moi, une image que certains d'entre vous – je vois des étudiants dans la salle – ont peut-être déjà entendue.

Le deuxième est plus connu. C'est un historien. Celui-là c'est Michel Brunet. On a tous eu son *Histoire du Canada par les textes*; enfin, à l'époque c'était un manuel. Brunet qui – les gens ne le savent peut-être pas – avait appris son métier à St-Henri dans une école primaire, quartier défavorisé de Montréal. Le bonhomme, Michel Brunet, était de taille assez réduite. Il enseignait à des gens qui devaient avoir doublé, triplé, quadruplé leur 3<sup>e</sup> année qui devaient le dépasser de 2 pieds facilement. Il avait développé donc une pédagogie très efficace. À quelque part, ce bonhomme-là m'a beaucoup marqué.

J'ai retenu de ces deux personnes-là deux choses. La première je pense qui est importante c'est que l'humour est un instrument indispensable pour l'enseignement. Faut que ça fasse partie du métier; ça aide la matière à passer. Ça je pense que j'ai retenu ça d'eux. J'ai compris ça d'eux, j'ai retiré ça d'eux profondément pour l'intérioriser. La 2<sup>e</sup> c'est que l'humour en tant que telle ne suffit pas; elle doit être accompagnée d'une terrible

exigence face aux étudiants. Je confesse à tous les étudiants à qui j'ai enseigné, j'ai l'impression que parfois ils m'ont trouvé sévère. Je suis prêt à l'avouer. Je pense que c'est la seule façon d'enseigner, c'est en s'arrangeant pour que la barre soit très haute. C'est plus fort que moi, c'est comme ça que je fonctionne. Puis ça veut dire que si les étudiants et étudiantes, à qui j'ai enseigné, auraient quelque chose à redire, ce serait entre autres probablement là-dessus. Je suis conscient de ça. Je l'avoue.

Par ailleurs, j'ai envie de dire que j'ai triché un petit peu en gagnant ce prix. Triché dans le sens où je pense que j'avais des éléments que peut-être d'autres dossiers n'avaient pas, qui sont indépendants de ma volonté jusqu'à un certain point. Je vais m'expliquer. J'ai triché mais pas au point de refuser le prix! Je le prends. Soyons clair mais ce que je veux dire c'est que j'ai triché dans le sens où j'enseigne dans un département où la pédagogie est à l'honneur. Quand je suis rentré au département d'histoire ça faisait partie des choses qu'on nous apprenait très rapidement, c'est qu'on discute de pédagogie. C'est un peu plus facile de gagner le prix quand on est au département d'histoire. Vous savez tous qu'on a eu un collègue, il y a quelques années, qui l'avait gagné et il y en a d'autres dans ce département qui mériteraient le prix aussi. Ça fait partie de la culture du département, donc c'est à vous à enseigner en histoire si vous voulez gagner le prix, c'est facile!

La deuxième chose que j'ai envie de dire, c'est aussi que je suis chanceux dans un autre côté car j'ai la chance de vivre avec une compagne de vie qui est d'une compétence pédagogique hors pair. Je veux parler de Micheline Tremblay. Combien de fois on a eu la chance de discuter parce que la pédagogie la préoccupe, de discuter de grilles de correction, de stratégies pédagogiques, de façons de s'y prendre pour donner un cours, d'exigences, de copies à évaluer. J'ai pu profiter pendant nos années communes, de ses commentaires, de ses suggestions et ça dans ce sens-là je me sens privilégié; d'ailleurs Micheline je te dédie ce prix-là. Merci beaucoup. Je tenais à dire donc qu'en quelque part, j'ai triché.

Cela dit, je vais continuer par exemple sur un autre plan, je veux arriver à mon sujet c'est le fait que j'ai l'impression que -comment je dirais ça -je ne suis pas sûr de mériter ce prix dans la mesure où s'il faut pour mériter ce prix en avoir trop fait. Je n'en ai pas trop fait, je n'ai pas l'impression d'en avoir fait plus que ce qui est demandé. J'ai la conviction plutôt que j'ai fait seulement ce qui est demandé. Mais en même temps, je vais vous avouer quelque chose; Il y a des collègues d'ailleurs sur l'étage où j'enseigne qui le savent, Ça m'est pénible de bien enseigner. Ça paraît drôle à dire mais c'est difficile et je pense qu'il ne faut pas se le cacher. À combien de collègues, que je rencontre où on se dit qu'on compte les semaines encore à faire. Il en reste 4. Il en reste 2. Il y en a plusieurs collègues qui sur mon étage qui sont témoins de ça. Ce n'est pas paradoxal en quelque part, c'est que c'est difficile d'enseigner, c'est lourd enseigner, c'est pesant, ça tue. C'est d'ailleurs ce que mon médecin m'a dit. C'est-à-dire qu'en quelque part c'est souvent la passion qu'il y a dans ça mais ça m'est pénible puis j'ai bien hâte que la session finisse à chaque année; j'ai hâte d'avoir des nuits de sommeil plus reposantes, j'ai hâte d'avoir des soirées où je m'inquiéterai pas des corrections que j'ai à faire, où je m'inquiéterai pas des cours que j'ai à donner le lendemain matin. Ça paraît drôle à dire; ce n'est pas parce qu'on gagne ce prix-là que c'est facile l'enseignement. Pour moi, ça ne l'est pas. C'est un effort. C'est à chaque fois devoir lire ses notes de cours, les apprendre par cœur pour ne pas trop lire ses notes en classe; c'est un exercice difficile.

Je me suis posé la question : comment se fait-il que ça m'apparaissait difficile, en tout cas que ça me venait pas aussi spontanément qu'on pourrait le penser. Puis je me suis rendu compte qu'il y a plusieurs facteurs qui l'expliquent. Le premier facteur, je pense, c'est que c'est un métier dans le fond de solitaire; c'est un métier épouvantablement solitaire, fait de gestes isolés, privés. Quand on fait bien ce métier-là, ça ne paraît pas, ou trop peu souvent, sauf exceptionnellement quand on remet un prix comme ça. Puis quand on le fait moins bien, ça n'apparaît pas plus. Pourquoi se forcer?

C'est aussi un métier dans le fond où c'est fait de beaucoup de gratuité de choses faites sans jamais que ça revienne et on le fait pas pour que ça revienne. Je ne sais pas; moi, j'ai peut-être eu la chance de donner des cours –je ne sais pas moi, je ne les ai pas comptés– à 1000 2000 étudiants environ; s'il y en a 10 qui m'ont dit plus tard, je ne parle pas à la fin du cours, je parle 1 an, 2 ans, 3 ans plus tard. «Merci j'ai bien aimé ton cours.» C'est beau : 10 sur 1000 2000. Et c'est normal. Je ne me souviens pas d'avoir dit à Michel Brunet ou à Michel Thérien : «J'ai aimé ton cours, j'ai adoré ça.» Je ne l'ai pas plus fait, moi non plus. Faut pas demander aux étudiants qu'à chaque qu'ils nous rencontrent au coin de la rue qu'ils disent : «Aie, j'ai aimé ton cours.» Ce n'est pas ça l'enseignement. Sauf que c'est un métier de merde. C'est bête mais c'est comme ça.

C'est un métier de merde aussi parce que je pense que les mécanismes pour encourager à bien faire ce métier-là sont insuffisants. Je pense qu'il faudrait réfléchir sur la façon de mieux encadrer, de mieux valoriser l'enseignement à l'université et ça fait partie des problèmes structurels c'est au-delà de la volonté des individus. Je vais donner quelques exemples là-dessus. Par exemple, je serai appelé à aller surveiller un examen d'ici peu où je ferai mon chien de garde méchant pendant 3 heures de temps; je pense que l'énergie serait mieux utilisée si on demandait à tous d'aller faire un tour dans chacun de nos examens, passer une demi-heure avec les étudiants pour voir si ça va bien avec les questions. Moi, je le fais, mais en plus du 3 heures. Je pense qu'il y aurait une réflexion à faire à ce niveau-là. Il y a plein de petits exemples comme ça. Je vais en nommer d'autres au hasard qui me viennent à l'esprit.

Est-ce que c'est plus rentable pour moi de publier mes recherches que de renouveler mon cours, de monter un cours nouveau? La question ne se pose même pas. C'est beaucoup plus rentable de publier dans des revues arbitrées –que je persiste à croire qu'à peine 10 de mes collègues vont vraiment bien les comprendre– mais ça, c'est plus rentable que de monter un cours nouveau. Pourquoi ce ne serait pas plus simple que de redonner exactement le même cours l'année suivante? Qui c'est qui va s'en rendre compte? Moi. Personne d'autre. C'est ça que je veux dire par c'est un métier de merde, c'est un métier où on est isolé, c'est un métier fait de gratuité. Si ma classe est de 100 étudiants, tant mieux, c'est rentable sauf qu'on le sait bien pour en avoir déjà donné que de donner un cours à 60 étudiants c'est le maximum à mon avis. C'est le maximum si on veut connaître le nom de chacun des étudiants et étudiantes, si on veut les suivre individuellement ça m'apparaît un maximum. Si on pouvait en mettre 100 dans ma classe il y en a qui seraient contents. Mais je ne suis pas sûr que ce soit la bonne façon.

Quand on a des copies, c'est ma hantise de noter mes copies. C'est ma hantise parce que quelque part la solution de facilité c'est de donner 80 à tout le monde. Tout le monde est content, tout le monde est heureux, personne ne se plaint et moi, j'ai terminé, je n'ai pas besoin d'annoter, ça prend 10 minutes et c'est terminé. Qu'est-ce que ça me donne, moi, de passer une heure sur une copie? Qu'est-ce que ça me donne? C'est la seule façon des fois de donner 45 par exemple, ou de donner 52 ou 65. Il y a rien qui m'amène nécessairement à faire ça spontanément, il y a rien qui nous incite à nous dépasser dans ce sens-là. Je donnerai un autre exemple.

Par exemple, si j'ai à aller à un congrès pendant la session, c'est quelque chose d'acceptable et d'accepté. Moi, j'ai l'air savant mais les étudiants n'ont pas mon cours pendant ce temps-là. Et moi je me dis : c'est peut-être un peu facile d'annuler des cours. Ça m'apparaît trop facile. Je ne dis pas d'annuler des cours quand on est malade. J'ai été malade récemment et j'ai dû d'ailleurs même annuler une présentation à l'ACFAS, j'étais vraiment malade comme jamais je ne l'avais été. Mais je me dis que je ne suis pas sûr qu'on prenne vraiment suffisamment au sérieux l'enseignement dans ce sens-là parce que c'est toujours une espèce de défi constant entre notre recherches, nos publications et l'enseignement et ça m'apparaît bien souvent contradictoire. Et on est pris avec ça.

J'ai l'impression et je vais terminer là-dessus –je serai assez bref–, je pense qu'on manque d'imagination; ce que je veux dire par là, on manque d'imagination, on n'a pas suffisamment réfléchi encore comment évaluer les cours, comment valoriser l'enseignement. Si on mettait autant d'énergie à réfléchir sur ça qu'évaluer des textes arbitrés, je pense que ça ferait longtemps qu'on aurait des solutions. Je pense que collectivement on a à assumer cette responsabilité-là. L'enseignement reste un parent pauvre parce qu'il est difficile à mesurer. Je n'ai pas les solutions. Je sais que ça passe entre autres, comme le disait Bob, par l'évaluation des étudiants et des étudiantes. C'est clair. C'est un point de départ. C'est un exercice qu'on fait à chaque année. Et je pense que c'est salutaire que ce soit fait d'ailleurs. Moi j'irais plus loin que ça. Je dirais à ce niveau-là, à ce moment-là, il faut peut-être que l'évaluation des étudiants des étudiantes soit justifiée par un autre collègue qui n'appartient pas au même programme. Il faudrait que l'évaluation des étudiants soit même publique. Je suis sûr que j'ai déjà donné des cours où j'aurais mérité la note de passage à peine. Le problème n'est pas là. Quand on monte un cours nouveau, on peut se tromper. Je me suis trompé. Mais c'est quand on le donne une 2<sup>e</sup> fois que ça devrait commencer à compter. Quand on donne une 2<sup>e</sup> fois un cours, il me semble que c'est là où on devrait être capable de mesure ou on devrait tenter de mesure l'apprentissage et l'amélioration des cours.

Je pense aussi qu'il faudrait trouver des formules et je ne sais pas qu'après un certain nombre de cours nouveaux à monter et les autres cours nouveaux qu'on a à monter devraient compter comme pratiquement comme un article qu'il faudrait voir dans une revue arbitrée. Je ne sais pas; il me semble qu'il faut trouver des mécanismes pour inciter les gens à donner les meilleurs cours possibles parce que qu'on le veuille ou pas, la baisse des inscriptions fait en sorte que la qualité de notre enseignement reste au centre de la mission de l'Université Laurentienne. On n'a pas le choix. Nous sommes une petite université où dans le fond, la qualité de notre enseignement, étant donné souvent que la taille des classes est petite, on aurait intérêt à être plus efficace que les autres. Je pense qu'il faudrait aller dans ce sens-là.

Une dernière idée que je lance comme ça. Je l'emprunte à Gaétan, mon collègue qui parlait à un moment donné qu'il faudrait peut-être installer une forme de tutorat. Il faudrait peut-être que chacun d'entre nous, par exemple, on soit responsable d'une dizaine, d'une quinzaine d'étudiants. Je ne sais pas, il faudrait se les diviser, qu'ils ne soient pas dans notre programme cela dit. Mais avec qui on devrait discuter des choix de cours parce que je pense que des fois, il y a des choix de cours qui se font en fonction de l'horaire de leurs blondes, de leurs chums bien plus que de leurs intérêts. Avec qui on pourrait finir par recevoir des confidences sur ce qui se pratique à l'université, ce qui s'enseigne à l'université. Je pense qu'il y a une source d'informations qu'il faudrait trouver quelque part. Je ne le sais pas. Je n'ai pas beaucoup réfléchi sur ces modalités, mais je persiste à croire qu'on manque d'imagination. Et ce n'est pas pour rien qu'on manque d'imagination. Ce sont des questions qu'on ne veut pas attaquer de front.

Je pense qu'il n'y a pas de honte à avoir des difficultés dans son enseignement. Faudrait peut-être qu'on en débâte un peu plus.

Mais cela dit, je termine là-dessus. Je pense que les gens ont soif. Moi le premier d'ailleurs!

Merci beaucoup d'être venus. À la prochaine donc et bonne fin de session.

Merci aux étudiantes et étudiants d'être venus. Merci beaucoup. Au plaisir.